

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

182 | avril-juin 2007

Racisme, antiracisme et sociétés

---

## Clifford Geertz (1926-2006)

L'anthropologie interprétative souveraine

Jackie Assayag

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29464>

DOI : 10.4000/lhomme.29464

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 2 mai 2007

Pagination : 233-239

ISBN : 978-2-7132-2126-2

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

Jackie Assayag, « Clifford Geertz (1926-2006) », *L'Homme* [En ligne], 182 | avril-juin 2007, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29464> ; DOI : 10.4000/lhomme.29464

---

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

[http://www.cairn.info/article.php?ID\\_REVUE=LHOM&ID\\_NUMPUBLIE=LHOM\\_182&ID\\_ARTICLE=LHOM\\_182\\_0233](http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=LHOM&ID_NUMPUBLIE=LHOM_182&ID_ARTICLE=LHOM_182_0233)

---

## Clifford Geertz (1926-2006). L'anthropologie interprétative souveraine

par Jackie ASSAYAG

| Éditions de l'EHESS | *L'Homme*

2007/2 - N° 182

ISSN 0439-4216 | ISBN 2-7132-2126-2 | pages 233 à 239

---

Pour citer cet article :

—Assayag J., Clifford Geertz (1926-2006). L'anthropologie interprétative souveraine, *L'Homme* 2007/2, N° 182, p. 233-239.

---

Distribution électronique Cairn pour les Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Clifford Geertz (1926-2006)

## L'anthropologie interprétative souveraine

Jackie Assayag

*We needed, it seemed, more than one idea,  
or a hundred and seventy-one versions of the same idea.*

Clifford Geertz\*

**B**ROSSER LE PORTRAIT d'un anthropologue qui se proclamait être en dehors de la mêlée, timide en polémique, sceptique vis-à-vis des questions de l'unité ou de l'identité, en somme un chercheur plus intéressé par son œuvre que sa vie, n'est pas une tâche aisée. Pour Clifford Geertz, en effet, volontiers philosophe à ses heures, l'image héraclitéenne de l'écoulement du temps est trompeuse. Il n'y a pas *une* histoire de quiconque avec un seul visage ou un unique portrait, ni même *une* biographie, mais bien une profusion d'histoires, une nuée de biographies, une conjonction d'événements qui (se) sont passés. On ne saisit jamais que des bribes d'existence, au mieux rassemblées sous la forme de descriptions, plus ou moins pénétrantes ou contextualisées, mais toujours façonnées – « après les faits »<sup>1</sup>. Que Clifford Geertz nous ait définitivement quittés le 30 octobre 2006 ne dément pas ce fait ou ce réseau de faits.

Un exemple de fait ? Après l'écriture de la culture selon Geertz, on n'observera plus jamais un combat de coqs comme avant. Ce sport, qui est un récit que « les hommes se racontent à propos d'eux-mêmes », équivaut à un « bain de sang statutaire », selon l'anthropologue. Le déchiffrement de ce « rituel d'enfer », qu'il veut *analogue* à celui d'un « texte » ou d'une « œuvre d'art », l'apparente à une « simulation de la matrice sociale ». *Comme si* la lutte à mort entre deux gallinacés (mâles) exprimait l'organisation hiérarchique de la société balinaise en termes de rang, de prestige, de pouvoir et de factions, de culture aussi bien que de différenciation entre catégories de genre ; *comme si* ce rituel convoquait la mort, la virilité, la fureur, l'orgueil, la perte, la charité, la chance, soit autant de thèmes qui traversent *Le Roi Lear* ou *Crime et Châtiment*, mais selon d'autres conventions

\* *Available Lights : Anthropological Reflections on Philosophical Topics*, Princeton, Princeton University Press, 2000 : 14.

1. C'est le titre de son avant-dernier ouvrage, rétrospectif, *After the Fact : Two Countries, Four Decades, One Anthropologist*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1995.

pour d'autres personnes. Tel un précipité, cette minuscule dramaturgie cruelle éclaire la complexité des marchés commerciaux locaux en donnant à lire la formation politique d'un État qui est le produit d'une colonisation pluriséculaire dont la patine lui confère une dimension théâtrale<sup>2</sup>.

## Formation, terrains, enseignement

En 1999, à l'âge de 72 ans, Clifford Geertz confessait le caractère improvisé et incertain de sa vie. Ce Californien n'avait jamais fait « qu'attraper la vague ». L'« enfant isolé » qu'il fut, élevé par ses grands-parents en milieu rural durant la Grande Dépression, n'était même pas censé aller un jour au lycée. Ce qu'il fit pourtant, grâce à une bourse d'étude de l'État, dans une petite ville de l'Ohio de 2500 habitants. Engagé à 17 ans dans l'*US Navy* comme technicien en électronique, il échappe à l'ordre d'envahir le Japon grâce aux bombes atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki. Il sort de l'armée en 1946, période faste pour les études supérieures aux États-Unis. Il bénéficie alors du *GI Bill* accordé aux démobilisés qui lui permet, comme à deux millions et demi d'Américains, d'étudier à l'université. *When dreams come true...*

Son goût pour la littérature anglaise l'avait initialement convaincu qu'il serait romancier voire journaliste, à tout le moins un écrivain prestigieux. Il en reste dans l'œuvre plus que le projet avorté : son panache intellectuel et sa prose éloquente en conservent la trace élégante et cultivée puisque, chez Clifford Geertz, « le style, c'est l'homme ». Quant à son aspiration à devenir philosophe, elle fut arrêtée nette par le conseil que lui prodigua alors son mentor : « N'allez pas en philosophie ; elle est tombée aux mains des thomistes et des techniciens. Vous devriez essayer l'anthropologie ». Grâce à la manne d'une nouvelle bourse d'étude, il passe trois ans à l'Université Harvard à étudier cette discipline, ainsi que la sociologie, la psychologie sociale, la psychologie clinique et les statistiques.

Le cursus achevé, il n'y a plus d'échappatoire pour Clifford Geertz et son épouse, Hildred, elle aussi anthropologue : s'impose alors le choix d'un « terrain ». Une « nouvelle vague » décide miraculeusement du sort du couple sans ressource ni projet précis. Tous deux sont recrutés au sein d'une équipe interdisciplinaire, financée par la Fondation Ford, pour aller étudier dans une petite ville de Java, elle, la vie familiale, et lui, la religion (1952-1953). Parti avec une équipe pluridisciplinaire de l'université, son étude portait sur les aspects religieux et sociaux de la petite ville de Pare (rebaptisée Modjokuto dans ses livres). Sans trop savoir comment et par accident, les voilà devenus anthropologues et indonésianistes.

Clifford Geertz repart en Indonésie en 1957-1958. Il se concentre cette fois sur Bali où il travaille périodiquement (jusqu'en 1971), du moins autant que l'autorise un archipel en proie à la révolte et à la guerre civile sous la férule de Sukarno puis du général Suharto. Entre 1963 et 1969, il séjourne régulièrement

2. C'est assurément l'un de ses textes les plus connus, cf. *Bali : interprétation d'une culture*, Paris, Gallimard, 1983 : 165-215 [1<sup>re</sup> éd. 1972].

dans la petite ville de Sefrou, dans l'Atlas marocain, afin d'y étudier la structure et l'organisation de cette agglomération – notamment le bazar et la mosquée, la culture des olives et la poésie orale, la monarchie et les identités sociales. En somme, cela fait dix ans de pratique de « terrain » et d'observations, non pas d'une quelconque tribu-relique ou d'une petite communauté évanescence, mais d'une « totalité ancienne » et socialement hétérogène, urbanisée, lettrée, dynamique ; une société politiquement active qui n'est rien de moins qu'une civilisation et que l'observateur refuse de concevoir sur le mode du « présent ethnographique » pour mieux la restituer dans sa présence à la fois tumultueuse et historique.

Seule l'expérience de vie de l'anthropologue avec ces populations, sur la durée et de manière répétée, permet de répondre aux diverses questions qui le taraudaient : qui pensent-ils être ? Que pensent-ils être en train de faire ? À quelle(s) fin(s) pensent-ils qu'ils font ce qu'ils font ? Soit autant d'interrogations sur les « formes de vie » (selon l'expression de Ludwig Wittgenstein, philosophe qu'il admire), c'est-à-dire de « complexes de circonstances naturelles et culturelles qui sont présupposées dans toute compréhension singulière du monde ». L'objectif de Geertz était bien d'explorer *in situ* les « vicissitudes de la culture », c'est-à-dire d'en dévoiler la signification, la valeur explicative, et ses usages, que ce soit « ici et là-bas ».

Dans le même temps, Clifford Geertz enseigna une année à l'Université de Berkeley, lorsque les années 1960 flambaient ; puis il passa dix ans à Chicago (jusqu'en 1970) quand la réputation de cette université rayonnait grâce à l'astre « sociologique » personnifié par Talcott Parson. Il y dirigea un vaste projet d'études comparatives sur les nouvelles nations d'Asie et d'Afrique. En 1970, il devient le premier (et le seul) anthropologue au prestigieux *Institute for Advanced Studies* à Princeton. C'est avec éloquence et succès qu'il y défend sa conception d'une « anthropologie symbolique », non pas comme sous-discipline mais en tant qu'entreprise de refonte du savoir de l'interprétation.

Bien qu'enseignant fort peu et n'ayant formé qu'un petit nombre d'étudiants (toutefois fort brillants), Geertz diffuse sa réforme de l'entendement anthropologique dans le champ des sciences sociales. Il le fait avec un talent si convaincant que l'idée vient à quelques-uns d'importer ce modèle herméneutique ou sémiotique dans d'autres disciplines où dominent les pratiques de l'interprétation, notamment chez les historiens, comme Greg Denning, Nathalie Zemon Davis, Robert Darnton, Stephen Greenblatt ou Simon Schama<sup>3</sup>, toujours plus intéressés par la culture, le drame et les rituels, mais aussi par l'emploi de la « description dense », de la réflexivité avec une sensibilité accrue aux cadres de significations dans lesquels les acteurs sociaux mettent en actes leurs vies. Parce que Geertz a fait se rejoindre anthropologie et disciplines de l'interprétation (histoire, études culturelles, littéraires, esthétiques, etc.), en offrant un paradigme herméneutique suffisamment puissant pour résister aux tentations scientistes, beaucoup le créditent d'avoir reconfiguré les frontières entre les sciences sociales dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

3. Cf. Sherry B. Ortner, ed., *The Fate of "Culture": Geertz and Beyond*, Berkeley, University of California Press, 1999, et Richard A. Schweder & Byron Good, eds, *Clifford Geertz by his Colleagues*, Chicago-London, University of Chicago Press, 2005.

Dans l'intervalle, l'anthropologue publie des monographies et des livres importants sur des sujets apparemment aussi différents que le développement agricole et l'économie duale, la dimension symbolique de l'écologie environnementale, la parenté et l'étude des teknonymes, mais aussi les systèmes culturels et la complexité des formes religieuses (islam, hindouisme, bouddhisme) ; il approfondit la notion de rituel et la construction de la personne tout aussi bien que l'art et l'histoire sociale de l'imagination morale. L'arrêtent également la magie des institutions et l'imaginaire de l'État, le pouvoir et la pompe, les comportements politiques et la modernisation, le nationalisme dans ses formes primordiales ou sa dimension comparative, ainsi que les usages de la diversité et du multiculturalisme, sans oublier l'étude de l'évolution (ou l'involution) de ce qu'il appelle notre « monde en morceaux » fin de siècle<sup>4</sup>. Il n'est pas jusqu'à l'écriture ethnographique dans ses relations à la fiction, la tropologie et la réflexivité en sciences sociales, qui ne retienne son attention, toujours en éveil puisqu'à distance subtile du postmodernisme.

## Décrire et comprendre

En anthropologie, Clifford Geertz est un séducteur. À partir de la seule « description dense » (*thick description*) – notion empruntée au philosophe Gilbert Ryle –, c'est-à-dire par l'emboîtement des plus minces détails de la vie humaine reliés à leur signification contextuelle, il tire le fil et trame le tissu social de l'ensemble d'une culture, quelle que soit sa complexité ou sa bigarrure<sup>5</sup>. À terme, la culture est « stylisée » avec suggestivité, ou transformée devant nos yeux en *ethos* ou « système de signes », à l'instar des *origamis*, ces papiers japonais qui se déplient en diverses directions pour acquérir une forme inédite dans un milieu aquatique ; encore que l'anthropologue (assurément proustien) préfère la métaphore marine, celle de la « pieuvre », pour illustrer la persistance et la cohérence quasi organique de la dynamique sociale dans la durée.

Une description ethnographique dite « dense » ou « épaisse », plutôt que « mince », repose sur la technique (horticole) du marcottage, c'est-à-dire la multiplication d'interprétations de toutes espèces : celles de l'ethnographe, des informateurs principaux ou secondaires, de ceux avec qui l'on vit et que l'on étudie, sans pour autant faire la sourde oreille aux collègues des autres disciplines (sociologie, psychologie, histoire, sciences politiques). La culture est un palimpseste pour les acteurs sociaux, un empilement de « structures de significations » pour l'anthropologue. Certes, ce dernier recherche d'abord la signification culturelle autochtone, dite « émique », qui fonde l'action sociale. Mais il ne doit jamais oublier que la singularité ethnographique est seulement une petite partie d'un

4. Cf. son article transformé en chapitre XI, « The World in Pieces : Culture and Politics at the End of the Century », in *Available Lights : Anthropological Reflections on Philosophical Topics*, Princeton, Princeton University Press, 2000 : 218-263.

5. Le texte, publié en 1973, a été traduit en français sous le titre « La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture », dans la revue *Enquête*, 1998, 6 : 73-107.

grand tout. De là il tire sa formule célèbre : non pas l'étude de la ville ou du village mais l'investigation *dans* la ville ou *dans* le village, et à travers un cadre toujours *per se* – une île, une ville, une usine, une plantation – évidemment déterminé par des forces économiques, politiques et culturelles qui ne peuvent être contenues à l'intérieur d'une communauté locale fermée ; du (savoir) local au (savoir) global, et réciproquement<sup>6</sup>.

Cette démarche a revitalisé, mais surtout transformé le concept de « culture ». Elle l'a rendu pertinent, pour tout un ensemble de disciplines, en soulignant combien la vie sociale des hommes était à la fois le produit et le résultat d'activités dont la signification avait été jusqu'à présent imparfaitement étudiée avec les méthodes objectivantes de disciplines lorgnant vers les sciences positives. Or, selon Geertz, leur visée d'objectivité paraît au pire dogmatique, au mieux une prophétie autoréalisatrice ; dans les deux cas, une impasse.

À l'ambition totalisante des grandes théories, comme le marxisme ou le structuralisme qui enferment la réalité sociale soit dans la machinerie économique, soit dans le palais de cristal de l'esprit, avec chacune leur système d'explications, l'anthropologue du sens oppose une exploration sophistiquée à partir des marges, avec une prédilection pour les configurations indécises ou ce qu'il appelle les « genres flous ». Cette entreprise se double d'une volonté de dépassement des frontières disciplinaires, qu'il qualifie de « braconnage intellectuel », au service d'une investigation sémantique dans le droit fil de Max Weber : « l'homme est un animal suspendu à des réseaux de significations ».

Il ne s'agit pas de décrire avec la plus grande neutralité une réalité culturelle supposée objective, ni « d'entrer dans la tête des indigènes » (comme le voulait Bronislaw Malinowski) puisque chacun sait qu'il s'agit là d'une « boîte » (définitivement ?) noire. Les pratiques sociales sont des actions symboliques qu'il faut analyser comme des « textes » et déchiffrer comme des interprétations d'interprétations prises en réseaux. La culture est *analogue* à ce texte lu « par-dessus l'épaule des indigènes ». Bref, Geertz défend une anthropologie interprétative définie comme un « constructivisme symbolique ».

En autorisant le repositionnement des méthodes comme des disciplines, il a transformé le régime des savoirs à l'aune de « contextes interprétatifs appropriés » (*circumstantiality*) ; en renégociant les rapports entre description et causalité, compréhension et explication, il a fondé ce qu'il appelle une « poétique du pouvoir » ; en se tenant à distance des savoirs mécaniques et en se gardant de la mécanique du savoir, il est devenu l'anthropologue le plus admiré, tout particulièrement aux États-Unis, celui qui a été le plus imité et bien sûr aussi – notoriété oblige – le plus critiqué.

De fait, le chef-d'œuvre dramatique sur « le combat des coqs balinais », décrivant la structure cognitive, la vision du monde, la conception de la personne, et le « style » moral, esthétique et affectif d'une culture, a été moult fois réfuté par les spécialistes du domaine. Ceux-ci ont effectivement montré que les gens ne

6. Nous reprenons le titre de son livre intitulé en français : *Savoir local, savoir global : les lieux du savoir*, Paris, Presses universitaires de France, 1986 [1<sup>re</sup> éd. angl. : 1983].

suivent pas simplement un programme culturel en fabriquant leur *persona*. Geertz s'est donc beaucoup trompé, comme on l'a souvent noté. On continue cependant de le lire – et avec quel « plaisir du texte » –, alors que ses détracteurs seront bientôt (ou sont déjà) oubliés. En dépit de la réification de la notion de « culture », qui dérive manifestement du paradigme romantique de la société comme organisme spirituel, et du fait qu'on puisse préférer le petit « canapé » du buffet mondain (ou *thin description*) au « casse-croûte » (ou *thick description*), les descriptions, la mise en contexte, les interprétations et comparaisons de Geertz restent aussi suggestives que fascinantes.

## Écriture et anti-antirelativisme

La manière singulière de penser et d'écrire de Geertz, sa fascination pour le langage et la crise de la représentation, en ont fait un contemporain du « tournant linguistique » et un précurseur de l'annonce triomphante du déclin de toutes les métanarrations – lesdits « grands récits » – par les postmodernes des années 1980.

Certes, du constat que l'ethnographie se confond avec la prise de notes et que l'anthropologie est en dernière instance une forme d'écriture, Geertz en déduit que son objectivité proclamée, sur la base d'une autorité fondée sur l'expérience du terrain, résulte *in fine* de l'emploi (plus ou moins) savant d'instruments rhétoriques produisant un « effet de réel » : « moi, l'ethnologue, j'y étais ». Le genre ethnographique, comme tous les genres littéraires, est un artefact ; on ne peut le confondre avec l'attestation brute d'un donné factuel<sup>7</sup>. L'anthropologue s'apparente donc à un écrivain. Il est presque aussi désarmé que lui, s'il n'avait l'expérience « terre à terre » de l'enquête prolongée *in situ* pour comprendre le sens d'une culture, que ce soit à Bali ou au Maroc, à Java ou aux États-Unis, en Indonésie ou à Paris.

De fait, Geertz a souvent expliqué que le relativisme culturel que l'on tire de son questionnement sur les formes de l'écriture de la culture a été davantage alimenté par ses opposants que par ceux qui étaient accusés d'être ses adhérents. Le relativisme culturel généralisé est un sous-produit du spleen anthropologique enclin à la déploration. Quant à l'antirelativisme, il est en réalité le symptôme d'une nostalgie pré-ethnographique, « une tentative de poser la pomme de la diversité humaine sur l'arbre de la rationalité des Lumières » (historiques). Or qui pourrait nier que le désir de rester chez soi, à cause de vérités domestiques et au nom d'une sorte d'ethnocentrisme éduqué (selon l'argument utilisé par le philosophe Richard Rorty), semble fané, y compris pour le plus provincial des provinciaux ? C'est la raison pour laquelle Geertz a vigoureusement plaidé pour les vertus de l'anti-antirelativisme<sup>8</sup> et qu'il n'a cessé de souligner et d'illustrer la valeur irremplaçable de l'expérience de terrain pour la compréhension des cultures, de toutes les cultures.

7. Cf. *Ici et là-bas : l'anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié, 1996 [1<sup>re</sup> éd. angl. : 1988].

8. C'est le titre d'un article célèbre, « Anti Anti-Relativism », initialement publié en 1983 et repris dans son dernier livre *Available Lights...*, *op. cit.* : chap. III.



Mais encore une fois le sérieux de l'ethnologue n'empêche pas l'ironie. Le souvenir d'un vieux film de Red Skelton, un plumentif spécialisé dans les aventures pour enfants, lui sert ainsi d'apologue pour moquer l'anthropologue au travail. Ce film montrait Skelton lui-même en train d'arpenter et de parler à son dictaphone : « Wonder Boys était réfugié dans sa tente. Des Indiens l'encerclaient. La prairie était en feu. Il n'avait plus de balles. Ses vivres étaient épuisées. La nuit tombait. Comment Wonder Boy sortira-t-il de sa tente ? Fin du chapitre 22... Suivait une pause pendant laquelle Skelton rassemblait ses pensées. Puis, Chapitre 23 : Après que Wonder Boy fut sorti de sa tente... »<sup>9</sup>.

Tel un souvenir, après les faits.

*Laboratoire d'anthropologie des institutions et des organisations sociales, Paris*  
CNRS-EHESS  
jackie.assayag@ehess.fr

9. Cité dans *After the fact...*, *op. cit.* : 120.